Extrait de *Le Rhône, entre nature et société*, textes réunis par Emmanuel Reynard, Myriam Evéquoz-Dayen, Gilles Borel, Sion, 2015 (Cahiers de Vallesia, 29), p. 259-276.

Entre source poétique et marais insalubres. Le Rhône ambigu des guides de voyage au XIXe siècle

Ariane Devanthéry

Recenser des poncifs

Etudier ce que disent les guides de voyage anciens sur le Valais en général et la vallée du Rhône en particulier n'apporte ni révélation fracassante ni frisson de nouveauté. Tout ce qu'ils affirment et répètent à l'envi est en effet souvent connu. L'intérêt de cet article réside ainsi moins dans la mise à jour d'informations nouvelles que dans un «retour aux sources» – au premier sens du terme, par la citation de nombreux extraits de guides de voyage du XIXe siècle –, une lecture de la manière dont les guides donnent leurs renseignements, ainsi qu'une mise en perspective de l'ensemble. Seront gardées à l'esprit non seulement les transformations physiques des espaces visités et l'évolution des modes du voyage, mais aussi les contraintes et limites intrinsèques de la forme littéraire particulière que constituent les guides touristiques.

Si l'on veut considérer le phénomène du voyage romantique en son entier, il faut envisager une période qui déborde le strict XIXe siècle pour commencer dans les années 1780 et se clore en 1914, à l'éclatement de la Première Guerre mondiale[1]. Prendre en compte dans ce découpage les dernières décennies du XVIIIe siècle permet de comprendre les codes culturels du voyage romantique, qui se mettent alors en place et entremêlent un intérêt pour la science et ses découvertes les plus récentes relativement aux Alpes – englobant géologie, faune, flore et, plus tard, glaciologie –, les canons des esthétiques du pittoresque et du sublime, et une attention neuve portée aux émotions. Alors qu'au XVIIIe siècle le Grand Tour valorisait surtout la formation et l'intellect, le voyage romantique met en effet en avant les expériences et les impressions sensibles.

Pensés et conçus comme des encyclopédies de poche[2], les guides de voyage doivent composer avec une tension constitutive: celle de dire le maximum de choses dans l'espace le plus restreint possible. La fonction influençant la forme, le pratique et l'utile prennent souvent le pas sur la beauté et les subtilités de la langue et des textes. La volonté de neutralité qu'affichent les auteurs de guides dès le début du XIXe siècle rend aussi ces ouvrages rapidement arides et succincts. Contrairement à un récit de voyage, un guide ne doit en effet pas transmettre l'expérience unique d'un voyageur particulier, mais permettre les expériences variées de multiples voyageurs à venir. Ainsi, les guides ne proposent pas les narrations de déplacements passés et non reproductibles, mais une évocation de possibles encore à actualiser.

1 Pour une histoire du voyage au XIXe siècle, voir notamment Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIXe siècle*, Lausanne, 2000; Sylvain Venayre, *Panorama du voyage, 1780-1920*, Paris, 2012.

2 Ariane Devanthéry, *Itinéraires. Guides de voyages et tourisme alpin au XIXe siècle*, Paris, à paraître en 2015.

Que ce soit sous forme de texte ou de gravure, les guides n'offrent pas non plus une image neutre ou objective des espaces qu'ils décrivent, mais bien l'image que s'en font une culture et une époque. Ce qu'on lira sur le Valais ou le Rhône doit ainsi toujours être mis en perspective, de manière à faire la part des choses entre les formulations souvent rapides et superficielles et les idées toujours partielles et réductrices, mais dans le même temps représentatives de la façon dont ces espaces ont été perçus par les voyageurs romantiques. La saleté, la pauvreté, les goitreux, les crétins, les moustiques et les marais reviendront ainsi fréquemment. Cependant, on verra aussi ces clichés s'atténuer progressivement avant de s'effacer au tournant du XX^e^ siècle.

Bien que la longue période du voyage romantique fasse sens historiquement parlant, il faut toutefois se garder de la considérer comme monolithique, car les idéaux, les centres d'intérêt et les attentes des voyageurs venus en Suisse et dans les Alpes entre la fin du XVIII^e^ et le début du XX^e^ siècle ont passablement varié. De sa source à son embouchure dans le Léman, le Rhône lui-même est très divers. Les regards qui lui ont été portés sont donc eux aussi variables et évolutifs. Pour parcourir cette histoire, on s'intéressera à un bref kaléidoscope tiré des grands guides de voyage utilisés au XIX^e^ siècle, du *Manuel du voyageur en Suisse* de Johann Gottfried Ebel[3] – véritable bible du voyage en Suisse de la fin du XVIII^e^ siècle au milieu du XIX^e^ siècle – aux trois grands guides culturels et généralistes des débuts du tourisme, les Baedeker allemands (dès 1832[4]), Murray anglais (1836-1904[5]) et Joanne français (dès 1841[6]).

Pureté et mystère de la source

Qu'on lise un guide de la fin du XVIII^e^ ou de la fin du XIX^e^ siècle, la source du Rhône est toujours connotée positivement. Cumulant les thèmes de la montagne, du glacier et du torrent – espaces très valorisés par le voyage romantique –, elle rassemble en effet plusieurs des très grands centres d'intérêt du tourisme alpin au XIX^e^ siècle.

3 Johann Gottfried Ebel a publié quatre éditions de son guide consacré à la Suisse, parues en français entre 1795 et 1818: Johann Gottfried EBEL, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*, 2 vol., Bâle, 1795; *Manuel du voyageur en Suisse. Ouvrage où l'on trouve toutes les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là*, 4 vol., Zurich, 1805; *Manuel du voyageur en Suisse*, 4 vol., Zurich, 1810-1811; *Manuel du voyageur en Suisse*, 3 vol., Zurich, 1817-1818. Ses ouvrages ont été copiés dès 1816 par différents éditeurs. C'est ainsi qu'on trouve, dans les années 1820 à 1840, un grand nombre de guides intitulés «Nouvel Ebel», qui reprennent ses informations, sans pour autant être le fait d'Ebel lui-même.

4 Les premiers guides Baedeker traitant de la Suisse et des Alpes paraissent en 1844 en allemand, en 1852 en français et en 1863 en anglais. Les éditions Baedeker ont connu des hauts et des bas, mais elles existent toujours.

5 Le premier guide Murray dédié à la Suisse remonte à 1838.

6 Le premier guide Joanne publié date de 1841. Consacré à la Suisse et aux Alpes, il inaugure une collection toujours active: les Guides Bleus (dès 1919).

Fig. 1. Glacier du Rhône, dans Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, 1810, vol. 2, page en vis-à-vis du titre.

Outre les renseignements pratiques, les guides de voyage donnent essentiellement deux types d'informations: épistémiques et esthétiques. Ayant trait à la connaissance, au savoir, les premières se veulent objectives et vraies, tandis que les secondes sont des jugements de valeur – en bonne ou mauvaise part –, des appréciations qui sont toujours culturelles et souvent personnelles. La neutralité des guides de voyage s'affirmant dans le courant du XIXe siècle, on verra que dans la première moitié du siècle, ces avis peuvent être non seulement très clairs, mais aussi passablement critiques et tranchés. Ces jugements esthétiques sont particulièrement révélateurs de l'évolution des regards portés sur le Rhône.

Johann Gottfried Ebel publie en 1805 la deuxième édition en français de son *Manuel du voyageur en Suisse*. Alors qu'il n'avait travaillé pour sa première édition (1795) «que pour les voyageurs dont le but étoit simplement d'aller jouir dans les Alpes des beautés majestueuses, et des scènes extraordinaires et pittoresques que la nature y déploie»[7], il développe alors considérablement son ouvrage, y ajoutant moult informations sur les sciences de la Terre, notamment géologiques et botaniques. De culture scientifique – Ebel était médecin –, il donne de nombreux renseignements de nature épistémique et voulus objectifs. On trouve cependant aussi dans son texte des jugements esthétiques et moraux.

> Furca (montagne de la *Fourche*) […] est remarquable par le superbe glacier dans lequel le *Rhône** prend sa source. […] C'est à mon avis un des plus beaux glaciers qu'il y ait dans toute la chaîne des Alpes. […] Non loin de ce glacier, on montre au pied de la montagne de Sass trois petites fontaines qu'on prétend être les véritables sources du *Rhône*. Elles sont situées à 5400 pieds au-dessus de la mer. La plus grande sort de terre

7 Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1805, vol. 1, p. IV.

> entre deux collines et à côté de quelques cabanes; elle indique 14 degrés et ½ au thermomètre de *Réaumur;* elle coule tout l'hiver, et maintient autour d'elle une verdure éternelle. Selon M. *de Saussure*, l'eau de cette source contient un peu de soufre et de sulfate de soude. Ces trois ruisseaux, dans lesquels on voit du *Conferva rivularis*, se réunissent et se jettent ensemble dans le grand torrent du glacier.
> *) Les mots *Rhône*, *Rhodanus* sont d'origine celtique; *rha*, *rhod* ou *ren* signifient un *cours rapide*, et *dan* un *fleuve*.[8]

L'avis esthétique d'Ebel est clair: le glacier du Rhône est non seulement «superbe», mais c'est l'«un des plus beaux» de toute la chaîne des Alpes. De la fin du XVIII[e] siècle aux années 1820, le premier voyage romantique admire les glaciers inconditionnellement et promet aux voyageurs se rendant en Suisse une expérience réellement existentielle. Les Alpes ne sont alors pas encore banalisées par un trop grand nombre d'images ou de récits de voyage. L'émerveillement est actif et lisible, contrairement à ce que l'on verra poindre à partir des années 1840.

Pour ce qui est des informations épistémiques, Ebel cite deux très grandes références scientifiques de son temps: Horace Bénédict de Saussure et ses *Voyages dans les Alpes* (1779-1796), ainsi que Carl von Linné *via* la mention du *Conferva rivularis*. Il prend pourtant ses distances face à un savoir moins attesté – probablement celui des habitants des lieux – qui identifie «trois petites fontaines» aux «véritables sources du Rhône». Les formulations indéterminées «on montre» et «on prétend» trahissent, en effet, un certain manque de conviction de sa part. Un auteur de guide ne pouvant transmettre que le savoir de son temps, on voit ici Ebel afficher une attitude différenciée entre les connaissances savantes et le savoir populaire.

Entre 1838 et 1844 sortent les éditions originales des premiers guides consacrés à la Suisse qui soient réellement touristiques, les Murray, Joanne et Baedeker. Tous trois puisant pour une bonne part leurs informations dans les guides d'Ebel – reconnus comme les meilleurs de leur temps –, des échos et souvenirs des *Manuels du voyageur en Suisse* sont loin d'être improbables. Arrêtons-nous sur l'*Itinéraire de la Suisse* d'Adolphe Joanne, en 1841:

> Le glacier du Rhône ou de la Furka est généralement regardé par tous les voyageurs comme l'un des plus beaux glaciers de toute la chaîne des Alpes. Sa forme extraordinaire, sa blancheur, son étendue, ses magnifiques aiguilles, ses crevasses et sa voûte, de laquelle sort le grand fleuve dont il porte le nom, lui ont valu cette réputation justement méritée. […]
>
> Non loin du glacier du Rhône, on montre aux voyageurs, au pied du Saasberg, trois petites fontaines dont la chaleur habituelle est de 14 degrés ½ (Reaumur), qui ont un léger goût de soufre et forment un dépôt rougeâtre. Les bergers les appellent *Rotte* (Rhône). Comme elles se réunissent et vont se jeter dans le grand torrent des glaciers, Saussure voit en elles les véritables sources du Rhône. Quoi qu'il en soit de cette opinion, toutes les eaux du glacier se fraient, à son extrémité inférieure, un large passage au travers d'une grotte ou voûte de glace (changeant souvent de forme et d'aspect, mais

8 *Ibidem*, vol. 2, p. 401-402. Les textes des guides de voyage étant marqués par toutes sortes de mises en évidence typographiques, il est important de conserver les italiques, mots en petites capitales ou caractères gras.

> presque toujours magnifique, qu'on doit aller voir de près), et donnent ainsi naissance au fleuve, que les poètes anciens représentaient comme sorti des lieux les plus secrets de la terre, du séjour et des portes d'une nuit éternelle, précipitant ses ondes dans des lacs orageux au milieu du triste pays des Celtes.[9]

L'ancêtre des Guides Bleus actuels qui, en consacrant en 1841 le premier volume de sa collection à la Suisse et aux Alpes, souligne l'importance de cette destination dans l'imaginaire viatique romantique, montre toujours une admiration évidente pour le glacier du Rhône et sa source. Comme chez Ebel, c'est «l'un des plus beaux glaciers de toute la chaîne des Alpes» et le vocabulaire laudatif est marqué: sa forme est «extraordinaire», ses aiguilles «magnifiques», sa réputation «justement méritée» et le fleuve qui en sort est «grand», malgré sa taille effective. Par souci de neutralité toutefois, Adolphe Joanne n'affirme plus cela de sa seule autorité, mais s'appuie sur le sentiment général: c'est l'avis de «tous les voyageurs».

Les savants n'ayant pas encore réussi à identifier précisément la source du Rhône, Joanne adopte les mêmes tactiques rhétoriques et argumentatives qu'Ebel: l'indétermination («on montre»), le recours au savoir des habitants du lieu («les bergers») et une référence à Saussure. Si l'on n'avait pas tout à fait compris sa stratégie de distanciation face aux affirmations non vérifiées, la formule «quoi qu'il en soit de cette opinion» nous la rend évidente. Celle-ci introduit toutefois une autre fonction des guides de voyage, que Joanne assume cette fois personnellement: celle du conseil aux voyageurs et des recommandations concernant les choses à voir. La «grotte ou voûte de glace» est en effet «presque toujours magnifique» et «on doit aller [la] voir de près». Si les randonnées en montagne et la marche sur les glaciers n'étaient pas accessibles à tous les voyageurs, la visite des grottes glaciaires était, au contraire, une expérience possible pour presque tout le monde. Peu d'étonnement donc devant cette prescription touristique qui, avec les torrents, les aiguilles et les crevasses – tous éléments naturels évoqués par Joanne –, appartient aux objets touristiques alpins très valorisés du voyage romantique.

Joanne clôt sa présentation des sources du Rhône par une évocation des «poètes anciens», qui lui permet d'ajouter une nouvelle idée au thème, resté un peu sous-jacent, de la pureté de la source, de son côté sans cesse renouvelé et de sa part intacte et non dénaturée: celle du mystère des «lieux les plus secrets de la terre» et du «séjour et des portes d'une nuit éternelle». La source géographique éveille ici une rêverie autour des origines.

Quelques années plus tard, en 1859, le guide Baedeker est toujours aussi élogieux et en appelle lui aussi aux poètes pour décrire la source, ainsi qu'à Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), citant notamment un large extrait de son voyage en Suisse de 1779, où l'écrivain raconte son passage au glacier du Rhône et au col de la Furka[10].

9 Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouni, du Grand-St-Bernard et du Mont-Rose*, Paris, 1841, 1re édition, p. 345.

10 Karl Baedeker, *La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice*, Coblence, 1859, 4e édition, p. 118.

Le tourisme prend clairement ses marques en Suisse à partir des années 1840, l'augmentation des voyageurs multipliant hôtels, aménagements touristiques et représentations alpines. C'est à partir de cette époque aussi que l'on commence à voir les premiers textes critiques[11] sur le développement de cette «industrie». En 1876, au moment où sort la onzième édition du guide Baedeker, le premier tourisme romantique a vécu. L'émerveillement face aux Alpes et à leurs beaux gouffres a cédé la place à un regard beaucoup plus banalisé.

> Du glacier du Rhône (certaines années, il y a de hautes voûtes de glace) s'écoule un grand et beau ruisseau, dont les eaux sont teintes en gris par la neige qui s'y mêle; c'est le **Rhône**, le *Rhodanus* des anciens que ceux-ci faisaient sortir «des portes de l'éternelle nuit au pied de la colonne du Soleil». Les habitants de la vallée nomment *Rotten* ou *Rhodan* trois sources tièdes qui jaillissent immédiatement derrière l'hôtel, à gauche du relais de poste, et ils les regardent comme les sources du Rhône. Ces sources sont enfermées dans un bassin rond: elles se jettent dans l'eau du glacier après un cours de quelques instants. – On peut faire une visite intéressante, que nous recommandons, à une grotte taillée dans la glace (Eishoele) et renouvelée tous les ans, à ¼ d'heure de l'hôtel: entrée, 50 centimes; un parapluie n'est pas inutile.[12]

La lecture chronologique des guides de voyage fait immanquablement ressortir non seulement la forte intertextualité de cette littérature, mais aussi la part d'inertie qu'elle recèle. Fréquemment inspiré d'écrits antérieurs, le texte initial du guide se retrouve dans de nombreuses rééditions et n'est souvent que peu retouché. Quand ils avaient lieu, les changements visaient surtout à raccourcir le texte original ou à lui ajouter des informations pratiques, tels un nouveau chemin d'accès ou un prix d'entrée. Les indications épistémiques et culturelles étaient ainsi rarement modifiées, tout se passant comme si le maximum avait été atteint dans les premières éditions des années 1840-1850 et ne pouvait ensuite que rétrécir…

Dans cette édition du guide Baedeker, ce mouvement est à l'œuvre. L'admiration initiale est encore présente, mais d'une manière moins vive que quelques décennies plus tôt et raidie dans des formules de plus en plus figées: le ruisseau qui s'écoule du glacier du Rhône est simplement «grand et beau». Cette valorisation – légère – est pourtant immédiatement atténuée: les eaux sont «teintes en gris par la neige qui s'y mêle». Finie l'éclatante blancheur des monstres blancs du premier voyage romantique! Sur la même page, le «glacier sale de la Gratschlucht» confirme que la grisaille posée sur la neige des Alpes n'est pas propre à la source du Rhône, mais qu'elle est un phénomène général, reflet de la banalisation du regard touristique.

Si la référence poétique aux «anciens» est toujours présente, la citation de Goethe a disparu, tout comme la convocation du savoir de Saussure, ainsi que les connaissances scientifiques précédemment données sur la source: l'altitude, la température, sa composition chimique ou la végétation de ses abords immédiats, rien de tout cela n'est lisible ici. Le savoir des habitants semble devenu suffisant.

11 Pensons notamment aux *Voyages en zig-zag* de Rodolphe TÖPFFER.

12 Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1876, 11e édition, p. 150.

Toutes les informations neuves de ce texte ont trait à la pratique touristique: on précise des localisations («immédiatement derrière l'hôtel, à gauche du relais de poste»), on fait des recommandations («on peut faire une visite intéressante»), on donne des renseignements sur des attractions touristiques déjà factices («une grotte taillée dans la glace»), on minute les temps de déplacement («à ¼ d'heure de l'hôtel»), on indique le prix des accès («entrée, 50 centimes») et, pratique et informatif jusqu'au bout, on conseille de ne pas oublier son parapluie.

En 1985, Edward Mendelson a commenté ce qu'il a appelé la «parenthèse Baedeker» et qu'il aimerait voir reconnue dans les manuels de rhétorique: conséquence de la contraction des textes et de la volonté d'efficacité verbale, ces parenthèses «juxtaposent, sans ironie, le poétique et le pratique»[13]. Si, ici, les parenthèses à proprement parler sont absentes, l'effet est identique.

La vallée du Rhône: entre laideur, ennui, problèmes routiers et soucis sanitaires

La vallée du Rhône que les guides de voyage évoquent s'étend parfois de Brigue au Bouveret, mais c'est le plus souvent la région entre Martigny et Sion (voire Sierre) qui est présentée. Ici, les regards portés par les voyageurs sont très différents de ceux que l'on rencontre à la source du Rhône. On les verra en effet beaucoup plus critiques.

Fig. 2. Vallée du Rhône, dans Johann Gottfried Ebel et Richard, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, 1834.

13 Edward Mendelson, «Baedeker's Universe», 1985, p. 5, www.ctrarebooks.com/home/Baedeker/baedeker.pdf (consulté le 15 juin 2015). Je traduis.

Pour revenir à Ebel et à l'édition de 1805 de son *Manuel du voyageur en Suisse*, on le voit immédiatement dénigrer la vallée du Rhône, alors qu'on sait par ailleurs qu'il n'est pas avare de compliments. L'extrait ci-dessous est symptomatique de ce grand écart entre des jugements de valeur très favorables et très sévères.

> VALAIS. […] Le Valais est un des pays les plus remarquables non seulement de la Suisse, mais même de toute l'Europe. Car on ne voit nulle part ailleurs un district aussi resserré […] offrir une variété aussi inépuisable des objets les plus contraires, un passage aussi rapide des scènes les plus effroyables d'une nature qui annonce partout la mort et la destruction, aux tableaux les plus gracieux d'une végétation brillante et vigoureuse. […] De quelque côté qu'on jette les regards, tout annonce une mauvaise économie. C'est surtout le cas dans la vallée principale du Rhône, où l'on abandonne des terrains fertiles à la fureur du fleuve, sans penser à les en garantir par des digues.[14]

Cet avis négatif sur la vallée du Rhône, où les débordements du fleuve produisent quantité de marais, va se retrouver dans les guides de voyage pendant une bonne partie du XIX^e^ siècle. La mauvaise économie et les marécages dont se plaint Ebel causent en effet de multiples soucis aux voyageurs. Les premiers sont esthétiques, parce que le paysage est moins beau qu'il pourrait ou devrait l'être; les deuxièmes sont d'ordre pratique, quand les routes sont rendues dangereuses, voire infranchissables, par les inondations du fleuve; les troisièmes sont de nature hygiénique et médicale, car on redoutait les maladies causées par les «moustiques» qui pullulaient dans les zones marécageuses – les guides touristiques les nomment souvent «cousins» ou «mouches»; quant aux derniers problèmes que généraient pour les voyageurs les divagations du Rhône, on pourrait les appeler existentiels, car les touristes croisaient nécessairement alors des personnes à l'allure difforme – qu'elles soient crétines ou goitreuses – et dont ils associaient le mal aux marais insalubres. Ces rencontres avec la pauvreté, la mendicité et divers types de difformité humaine étaient si frappantes que, de la fin du XVIII^e^ à la fin du XIX^e^ siècle, il n'est presque aucun texte de littérature de voyage qui n'en fasse mention.

Le problème du crétinisme était même tellement marquant pour les touristes à leur arrivée en Valais au début du XIX^e^ siècle que l'une des premières cartes touristiques de la Suisse, une édition anglaise de 1817 de la *Reisekarte der Schweiz* du cartographe zurichois Heinrich Keller, mentionne la présence de crétins à Fully et Chamoson, au même titre que les autres attractions touristiques que sont l'abbaye de Saint-Maurice, la cascade de la Pissevache, les gorges du Trient ou le panorama depuis la tour de la Bâtiaz. Il est à relever que les éditions helvétiques de cette même carte, datant de 1813 et de 1833, n'indiquent pas leur présence. Leur mention sur la carte de 1817 est-elle le signe d'un maximum ou celui de l'influence d'un œil étranger?

14 EBEL, *Manuel du voyageur en Suisse*, 1805, vol. 4, p. 322-326.

Fig. 3. Détail > crétins, dans *Keller's Road Map of Swisserland, exhibiting the whole of it's Natural Curiosities and every Object interesting to the Traveller*, Strand, 1817.

Le *Handbook for travellers in Switzerland* de John Murray est le grand guide anglais du XIXe siècle. Le regard qu'il porte sur la Suisse y est définitivement britannique. Il réclame le confort anglais dans les hôtels, compare l'herbe des campagnes suisses au gazon anglais – ce qui, dans ses pages, est un magnifique compliment… –, indique où trouver dans les villes le meilleur thé anglais, etc. Il est aussi très jugeant envers les Helvètes: à son goût, le peuple suisse est vénal et ne peut être estimé, parce que trop habitué à obéir aux ordres et trop soumis à la tentation[15]. Voici sa présentation de la vallée du Rhône en 1886:

> A Martigny, le Rhône fait un brusque coude, formant presque un angle droit. Durant de nombreux miles au-dessus de la ville, le fond de la vallée où il coule est un plat marécage, rendu désolé et malsain par les débordements du Rhône et de ses affluents qui, n'étant pas entraînés par une pente suffisante, stagnent et exhalent une malaria nuisible sous les rayons d'un soleil brûlant, et produisent des mouches qui ressemblent aux moustiques. Les voyageurs ne souffrent pas de malaria, mais les habitants de la vallée sont horriblement touchés par le goitre […], le crétinisme et les fièvres. L'apparence de décrépitude, de difformité et de misère retient l'attention du voyageur à chaque pas.[16]

Comme il était courant au XIXe siècle, cet extrait entremêle description objective («plat marécage», «les débordements du Rhône […] pas entraînés par une pente suffisante, stagnent et exhalent une malaria […] sous les rayons [du] soleil, et produisent des mouches qui ressemblent aux moustiques», «les habitants de la vallée sont […] touchés par le goitre […], le crétinisme et les fièvres») et jugements de valeur, négatifs en l'occurrence («désolé et malsain», «nuisible», «brûlant», «horriblement»). La dernière phrase accentue encore la critique: «l'apparence de décrépitude, de difformité et de misère retient l'attention du voyageur à chaque pas.» Le guide Murray, on le voit, prend très à cœur son rôle de protecteur de ses compatriotes en voyage. Outre les mises en garde, il cherche aussi à rassurer ses lecteurs, comme quand il précise que «les voyageurs ne souffrent pas de malaria». Le texte de l'édition de 1838 est identique, bien que très légèrement plus long. On est donc face à la critique sévère d'un guide sévère. Pourtant, il n'est pas le seul à être peu convaincu par les beautés de la vallée du Rhône…

Les *Itinéraires de la Suisse* du Français Adolphe Joanne sont tout aussi critiques en 1865 et 1874, bien qu'ils n'évoquent ni le crétinisme ni les problèmes de goitre.

> La grande vallée du Rhône ou le Valais, dont les vallées latérales offrent aux touristes tant et de si belles excursions, n'a par elle-même aucun intérêt pittoresque, surtout de Martigny à Brieg. D'une température insupportable, elle est souvent inondée, marécageuse, par conséquent insalubre, infestée de moustiques. La base des hautes montagnes qui la forment est nue ou plantée de vignes. Les touristes devront donc la descendre ou la remonter, surtout en été, le plus vite possible, en chemin de fer et en voiture.[17]

15 John MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont, including the protestant valleys of the Waldenses*, London, 1838, 1re édition, p. XXX-XXXIV.

16 John MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland, the Alps of Savoy and Piedmont, the Italian Lakes, and part of Dauphiné*, London, 1886, 17e édition, p. 192. Je traduis.

17 Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1865, 4e édition, p. 239.

Dans le monde du voyage romantique, où le goût des paysages qui forment de jolis tableaux est si fondamental, ne présenter «aucun intérêt pittoresque» n'est pas loin d'être rédhibitoire… On retrouve dans ce passage le même mélange d'informations objectives et de jugements subjectifs, toujours négatifs eux aussi. Le guide va jusqu'à conseiller à ses lecteurs-voyageurs de rester le moins de temps possible dans cette «grande vallée du Rhône» et de ne pas hésiter à profiter des moyens de transport les plus rapides. Cela forme un contraste évident avec les très nombreuses régions montagneuses de Suisse et avec toutes les vallées latérales valaisannes où le même guide invite à la marche.

Pourtant, si le regard des guides de voyage est dur et critique sur la vallée du Rhône, on commence aussi à rencontrer, dans les années 1860-1870, des commentaires inédits, telles ces lignes sur Viège dans les guides Joanne de 1865 et de 1874: «Les marais que formait le Rhône dans les environs ont été en grande partie desséchés par les soins de M. Venetz, dont Visp est le lieu natal»[18]. Un commentaire de ce type atteste non seulement que les grands travaux de génie civil entrepris à partir de 1863 en vue d'endiguer progressivement le Rhône et d'assécher les marais, qui gênaient tant les touristes, sont reconnus rapidement par le monde du voyage, mais aussi que leurs résultats sont sensibles et appréciés. Dans le même ordre d'idées, la création de nouvelles routes et la construction de la ligne de chemin de fer du Simplon – qui atteint Sion en 1860, Sierre en 1868 et Brigue en 1878 – ne sont pas à négliger non plus. A l'instar des travaux de correction du Rhône, ceux qui touchent à la circulation des voyageurs influencent aussi directement les jugements portés sur les espaces traversés: des déplacements confortables et rapides atténuent l'ennui et gomment les soucis routiers, tandis qu'un paysage verdoyant et des campagnes fertiles constituent un spectacle apprécié. Il n'est pas jusqu'au terrible guide Murray qui ne les remarque, en 1886:

> Les environs [de Tourtemagne] sont recouverts de marais et de mares stagnantes, et la route était fréquemment inondée par le Rhône en crue. Il se trouve que cette partie de la vallée du Rhône a été dévastée durant les deux derniers siècles: le lit de la rivière a en effet souvent tendance à grossir en raison de la quantité de débris amenés par ses eaux. On a tiré avantage du talus du chemin de fer pour lui faire jouer le rôle d'une digue, sur de nombreux miles entre Susten et Brieg. Le Gouvernement fédéral a employé les meilleurs ingénieurs pour corriger le drainage du fleuve, de sorte qu'il y a de bonnes raisons d'espérer que la vallée puisse retrouver la prospérité décrite par les voyageurs du passé.[19]

Cet adoucissement du regard porté sur le Rhône et sa vallée aurait-il des conséquences plus larges? Pourrait-il, par exemple, expliquer pourquoi les guides Joanne de 1865 et de 1874 affirment à cette époque voir diminuer le nombre des crétins et des goitreux[20], et même parfois disparaître, alors que la Suisse n'a iodé son sel qu'à

18 Adolphe JOANNE, *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1874, 5e édition, p. 252; voir aussi JOANNE, *Itinéraire de la Suisse*, 1865, 4e édition, p. 246.

19 MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland*, 1886, p. 194. Je traduis.

20 «Les Valaisans sont plus exposés que tous les autres habitants des Alpes au goitre et au crétinisme. Toutefois, cette dernière affection diminue d'année en année, et elle a même disparu complètement dans certains endroits» (JOANNE, *Itinéraire de la Suisse*, 1874, p. 246).

partir de 1922? Il se peut aussi que l'explication de cette réduction réside moins dans l'endiguement du Rhône et l'assèchement des marais que dans des prescriptions fédérales qui auraient cherché à contenir les phénomènes liés à la mendicité, devenus alors un véritable fléau en certains lieux très courus. Sur cette question, une étude précise reste encore à mener, mais dans les mêmes années, on voit les guides Baedeker évoquer des décisions prises en haut lieu en vue d'éradiquer la mendicité dans l'Oberland bernois[21].

En 1893, le guide Baedeker résume ainsi la situation dans la vallée du Rhône:

> La vallée du Rhône est peu intéressante pour le piéton de Martigny jusqu'à Brigue. Cette vallée large d'environ 1 lieue, était auparavant en grande partie couverte d'éboulis amenés lors des crues par le fleuve et ses affluents. Des travaux considérables de correction y ont été faits de nos jours, et il y a maintenant à bien des endroits des essais de cultures: vignes, prairies, vergers et champs de pommes de terre. Des deux côtés s'élèvent d'énormes chaînes de montagnes, dont le bas est couvert de vignes, particulièrement sur la rive droite ou au nord, jusqu'à Sierre. […]
>
> – Il y a en été dans les parties marécageuses de cette vallée une espèce de *cousins* dont on a beaucoup à souffrir; il importe de fermer de bonne heure les fenêtres des chambres.[22]

Bien que le fait de remonter la vallée du Rhône entre Martigny et Brigue soit toujours jugé ennuyeux pour un marcheur – Rodolphe Töpffer est éloquent à ce sujet –, l'intérêt de cet extrait est l'opposition qu'il instaure entre le passé («auparavant») et le présent («de nos jours», «maintenant»). Entre une vallée du Rhône jadis «couverte d'éboulis» et ravagée par les crues, et le visage de la région présenté comme presque convalescent en 1893, où sont faits «à bien des endroits des essais de cultures: vignes, prairies, vergers et champs de pommes de terre», il y a le temps des «travaux considérables de correction», œuvres humaines destinées à rectifier les débordements de la nature. Dans l'époque positiviste et fascinée par la science qu'est la fin du XIX^e^ siècle, ces travaux et leurs bénéfices ne pouvaient manquer d'être remarqués, surtout par le guide Baedeker, qui montre un net penchant pour les réalisations techniques et les ouvrages d'art.

Le problème des zones marécageuses n'ayant pourtant pas encore été réglé, la question des «cousins» demeure, qui continue de gêner et d'effrayer les voyageurs. De nouveau protecteur, le guide dispense ses bons conseils pour s'en prémunir. Il serait en effet dommage que les touristes refusent de venir en Valais pour quelques moustiques…

Si les guides de voyage permettent de suivre la transformation de la vallée du Rhône, utiliser ces ouvrages comme sources pour documenter l'avancement des travaux d'assèchement et d'endiguement nécessite toutefois quelques précautions. Indépendamment du rythme des rééditions (les guides Joanne ne sont alors renouvelés en moyenne que tous les huit ans, alors que les Baedeker ont un tournus de deux ou trois ans), c'est surtout la qualité du travail de mise à jour qui peut être

21 Voir BAEDEKER, *La Suisse*, 1876, p. 110, et Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1883, 14^e^ édition, p. 161. Le Baedeker de 1893 a supprimé le paragraphe longtemps appelé «patience et petite monnaie».

22 Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1893, 19^e^ édition, p. 307.

passablement inégale. Si ce travail est médiocre – ce qui n'est pas rare –, il mène à colporter tardivement des informations qui ne sont plus valables depuis parfois près de dix ans.

La «Bataillère»

Depuis les années 1870 en tout cas, les guides Baedeker utilisent le terme de «Battaglière» ou de «Bataillère» pour évoquer l'arrivée du Rhône dans le Léman. C'est, selon eux, le nom du courant rapide du fleuve au moment où il se mêle aux eaux calmes du lac. Une sorte de combat entre deux forces naturelles a lieu alors, qui mélange l'impétueux mouvement des eaux brunes à l'étendue tranquille des eaux bleues, et fait se rencontrer dans un moment indécis et troublé la boue insalubre et la propreté. Même si ce nom ne se trouve d'abord que dans les guides allemands, l'idée d'une bataille des eaux à l'entrée du Rhône dans le Léman est porteuse d'une grande charge symbolique.

Selon que l'on arrive dans le Chablais – valaisan et vaudois – depuis le Valais ou depuis le lac Léman, la région est perçue comme l'entrée ou la fin de la vallée du Rhône en amont du Léman. Ce qui ne fait pas une grande différence géographiquement parlant est toutefois important quand cela touche à une perception esthétique ou symbolique. Les descriptions diffèrent ainsi en fonction du trajet effectué par les voyageurs. Quand le parcours descend du Valais, le paysage chablaisien est peu décrit – il n'est qu'une continuité – et les informations se concentrent sur les localités avant de reprendre à l'approche du lac. A l'inverse – et c'est le cas le plus fréquent –, quand le circuit mène les voyageurs du Léman au Valais, le Chablais est perçu comme l'entrée dans la vallée du Rhône et présente un espace et un paysage neufs.

Fig. 4. Extrémité supérieure du lac de Genève, dans Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1865, p. 133.

Les descriptions sont alors plus prolixes; elles dépeignent cependant une région très semblable au Valais central, avec marais, moustiques et des crétins mentionnés dès Aigle. Quitter les bords du Léman et commencer à côtoyer les Alpes est ainsi ressenti comme un choc esthétique qui fait se rejoindre des extrêmes: la pauvre et malheureuse insalubrité de la plaine et la blancheur éternelle des hauteurs. Cette association des contraires est par ailleurs un thème très romantique: il n'est qu'à relire la Préface de *Cromwell* de Victor Hugo ou n'importe lequel de ses ouvrages où, en apôtre de ce qu'il a appelé l'esthétique du grotesque, il se plaît à confronter la laideur avec la beauté pour en accentuer les différences. Le guide Murray de 1838 ne dit pas autre chose non plus, au début du chapitre qu'il consacre au goitre et au crétinisme:

> C'est un fait remarquable que, parmi quelques-uns des paysages les plus magnifiques du globe, où la nature semble avoir fait appel à tous ses pouvoirs pour réveiller des émotions d'émerveillement et d'élévation de l'esprit, l'homme apparaît, par une mystérieuse punition du mal, dans sa condition la plus dégradée et la plus pitoyable. C'est pourtant la réalité. C'est dans les plus majestueuses et les plus belles vallées des Alpes que prévalent le goitre et le crétinisme.[23]

Le même guide présente la vallée du Rhône chablaisienne comme un début, son parcours faisant entrer les voyageurs en Valais après avoir longé le Léman:

> Le début de la vallée du Rhône est ennuyeux et inintéressant. Le terrain est un dépôt alluvial plat, formé par la boue amenée par le fleuve, et laissé en l'état d'un marais stérile et malsain. Le gain de la terre sur le lac, même durant la période historique, a été très important. […] Le Rhône lui-même coule lentement, gêné par ses courbes, comme s'il était chargé par ses sédiments, très différent du torrent d'azur et de cristal qui ressort du lac à Genève.[24]

Si l'on retrouve le thème des marais stériles et malsains, on y rencontre aussi une nouvelle idée, toujours liée au Rhône, mais associée cette fois non plus à la vallée du Rhône en amont du Léman, mais au lac lui-même et à son embouchure à Genève: celle de la purification du fleuve dans (ou par) le lac, ce qui lui permet de ressortir bleu et transparent dans la ville de Calvin. Ce contraste entre les eaux courantes et boueuses du Rhône à leur arrivée dans le Léman, leur sédimentation progressive dans la masse liquide et leur transparence bleutée à leur sortie à Genève se retrouve dans tous les guides qui ont accompagné le voyage romantique. Il faut dire que cette idée avait été thématisée avant eux par deux références scientifiques et littéraires importantes à la fin du XVIII[e] siècle: Saussure et Rousseau. La première édition du guide Joanne cite d'ailleurs Saussure en 1841:

> En sortant des Alpes du Valais, à l'extrémité desquelles il prend sa source, le Rhône, dit de Saussure, vient traverser cette large vallée qui sépare les Alpes du mont Jura. Il y trouve un grand bassin creusé par la nature entre les Alpes, le Jorat et le Jura; ses eaux remplissent ce bassin et forment ainsi le lac Léman […]. Là, le Rhône se repose et se

23 MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland*, 1838, p. LVIII. Je traduis.
24 *Ibidem*, p. 150. Je traduis.

> dépouille du limon dont il était chargé; il sort ensuite brillant et pur de ce grand réservoir, et il vient avec ses eaux limpides et azurées traverser la ville de Genève.[25]

Cet extrait accentue fortement cette idée du travail de purification du Rhône par le Léman. Malgré le désir des auteurs de guides du XIXe siècle d'être succincts, la régénération du fleuve est marquée ici à deux reprises et, qui plus est, par des adjectifs appariés: «brillant et pur» est en effet redoublé par «limpides et azurées». Symboliquement, le travail d'épurement est considérable. Les notions de repos et de dépouillement – très souvent liées à la spiritualité ou à la sagesse – viennent encore l'appuyer, construisant le Léman non plus comme un simple lac alpin, mais comme un espace de purification aussi bien physique qu'esthétique (voire religieux…), un lieu où renaître à la pureté après une étape où la boue et les rochers ont dominé; une sorte de passage du sauvage à l'urbanité, de l'indomptable au maîtrisé.

Il était un pays de cocagne

La littérature de voyage est affaire de perception. Elle transmet en effet toujours un regard, qui peut être critique ou émerveillé, selon que son auteur s'est passionné pour son sujet ou s'en est désintéressé, a voyagé par beau temps et n'a eu à endurer ni moyeu cassé ni rage de dents. Cela dit l'importance de la composante subjective de ces écrits. La lecture diachronique des guides de voyage de l'époque romantique montre pourtant qu'il existe aussi des invariants. Ainsi, si la source du Rhône a eu de bienveillants parrains et marraines en la personne de différents savants et poètes, la vallée du Rhône semble bien n'avoir connu, au XIXe siècle, qu'éboulements, inondations et moustiques. Le très souvent caustique guide Murray assurait pourtant en 1886, alors que le résultat des travaux d'endiguement du Rhône et d'assèchement des marais commençait à devenir sensible, «qu'il y a de bonnes raisons d'espérer que la vallée puisse retrouver la prospérité décrite par les voyageurs du passé»[26]. De quelle prospérité parlait-il? A quels voyageurs faisait-il référence? Pensait-il à une époque particulière? S'il est difficile de répondre précisément à ces questions, on peut toutefois consulter un guide de voyage rédigé au début du XVIIIe siècle et qui a connu une diffusion européenne, son éditeur hollandais l'ayant commandé pour faire partie d'une collection de guides de voyage: *Les Délices de la Suisse* sont en effet venus compléter en 1714 *Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, ainsi que *Les Délices de l'Espagne et du Portugal*. Leur auteur était un pasteur vaudois, qui a pris à cœur de voyager en Suisse pour pouvoir décrire précisément les lieux évoqués[27]. Voici ce qu'il dit de la vallée du Rhône valaisanne:

> Le *Vallais* est une vallée aussi fertile qu'il y en ait bien loin à la ronde. Comme il s'étend en long de l'orient à l'occident, il a tout le jour la lumière et la chaleur du soleil. Il rapporte toutes sortes de bons vins et particulièrement un vin muscat qui est exquis. Le vignoble s'étend depuis le département de *Brieg* jusqu'à *S. Mauris*. La plûpart des vignes

25 Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*, 1841, p. 151.
26 Murray, *Handbook for travellers in Switzerland*, 1886, p. 194. Je traduis.
27 Cette attitude n'était pas toujours générale.

> sont sur des rochers, où elles n'ont qu'un peu de terre, qu'on y a souvent ramassée, et c'est ce qui produit la bonté du vin, qui est d'un grand débit. On en voiture sur des bêtes de charge dans le pays d'*Uri* et dans les vallées du canton de *Berne*, qui sont le long des frontières. Le *Bas Vallais* a plus de vignes que le *Haut*, et le *Haut*, en échange, a plus de fruits d'été que le *Bas*. Tout le pays en général rapporte suffisamment du froment, du seigle et de l'orge pour la nourriture de ses habitans. Et le terroir est si fertile que même dans les endroits les plus élevez du pays, comme dans le quartier de Goms, les champs rapportent ordinairement toutes les années tellement qu'après la moisson on peut labourer et semer de nouveau. […] Les premiers champs sont meurs [mûrs] au mois de *Mai* dans les endroits les plus fertiles. Ainsi, dans le *Vallais*, la moisson dure depuis le printemps jusqu'à l'automne, et finissant dans les montagnes au mois d'*Octobre*. En plusieurs endroits les eaux sont mauvaises et produisent le goitre tellement qu'on y voit des villages entiers, hommes et femmes, qui ont sous le menton une espèce de monstrueux sac de chair qui les défigure beaucoup et leur change même le ton de la voix. Cependant cela n'est pas universel. Il y a des villages où l'on ne void absolument aucun goitre et d'autres où l'on n'en void que peu. Au reste, le pays est planté partout d'arbres fruitiers et rapporte toutes sortes de fruits communs aux pays du nord, comme pommes, poires, noix, prunes, cerises, chataignes, etc. Il y a aussi quelques endroits, aux environs de *Sion*, de *Sierre* et de *Gonthey*, où l'on récueuille des amandes, des figues, des grenades et autres fruits étrangers. On trouve aussi dans ces lieux-là beaucoup de bon saffran. Comme l'air est bon et pur dans le *Vallais* et que les habitans y vivent frugalement et sont accoutumez à la fatigue et endurcis au travail, il est assès ordinaire d'y voir des gens qui parviennent à un âge fort avancé.[28]

Si l'on en croit ce texte, le Valais était alors une sorte de pays de cocagne d'où les inondations et les marécages semblent absents: la fertilité est son caractère premier et tout y pousse, la vigne, les pommes, les poires, les prunes, les cerises, les noix… Il n'est pas jusqu'aux «fruits étrangers» qui n'y mûrissent aussi, tels les amandes, les figues, les grenades ou le safran. Peut-on faire confiance à ce regard? Abraham Ruchat décrit-il l'espace tel qu'il était réellement ou tel qu'il devait être pour attirer les voyageurs? En 1978, Marcus Bourquin assure que Ruchat a été «l'initiateur du détail topographique dans la description littéraire»[29], ce qui est un premier indice de confiance. Le texte en apporte un deuxième, lorsque sont évoqués les goitres. Ruchat n'hésite pas, en effet, à consacrer plusieurs lignes à ce sujet rebutant – qu'il traite d'ailleurs de manière peu amène: les «monstrueux sacs de chair» «défigurent beaucoup» leurs porteurs – et attribue cela à une mauvaise qualité de l'eau. Si ce thème déplaisant est mentionné, pourquoi celui des inondations et des marais serait-il passé sous silence? Au demeurant, Ruchat finit par assurer que l'on vit vieux en Valais, car on a l'habitude du travail et que «l'air est bon et pur». Dirait-il cela si la vallée du Rhône était en 1714 identique à l'espace insalubre et inesthétique que les guides de voyage décrivaient au XIX^{e} siècle? Probablement non. Il faudrait ainsi poursuivre l'enquête pour déterminer si ce sont les usages de cette plaine par les

28 Abraham RUCHAT, *Les Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, vol. 4, p. 744-747.
29 Marcus BOURQUIN, «Introduction», dans *Les Délices de la Suisse*, Genève, 1978, tome 1, p. 1.

hommes ou des événements climatiques naturels qui ont modifié cet espace pour le rendre si peu hospitalier au siècle suivant[30].

Il est clair en effet que ce sont à la fois le paysage et sa perception qui se sont modifiés dans le courant du XIXe siècle. Le premier Guide Michelin Vert consacré à la Suisse, qui paraît en juin 1957, le confirme à sa manière: «Dès que les débordements du fleuve ont pu être efficacement contenus, la basse plaine alluviale du Rhône s'est couverte de vergers (abricotiers, pêchers), de plantations d'asperges, de carrés de maïs»[31]. Et le Guide Voir que les éditions Hachette ont dédié à la Suisse en 2008 en continue l'histoire: «Les régions de moindre altitude sont industrialisées, tandis que les zones plus montagneuses accueillent des touristes toute l'année.»[32]

30 L'historienne Muriel Borgeat-Theler, qui a travaillé sur ces questions, n'a relevé au XVIIIe siècle que peu d'événements catastrophiques avant la grande inondation de 1782 et les nombreuses qui suivront. Voir Muriel Borgeat-Theler, Alexandre Scheurer, Pierre Dubuis, «Le Rhône et ses riverains entre Riddes et Martigny (1400-1860). Quatre longs siècles de conflits et de solutions», dans *Vallesia*, 66 (2011), p. 1-106.

31 Guide Michelin Vert, *La Suisse*, Paris, 1957, 1re édition, p. 178.

32 Guide Voir, *Suisse*, Paris, 2008, p. 67.

Sources

Guide Michelin Vert, *La Suisse*, Paris, 1957.
Guide Voir, *Suisse*, Paris, 2008.
Keller's Road Map of Swisserland, exhibiting the whole of it's Natural Curiosities and every Object interesting to the Traveller, Strand, 1817.
Karl BAEDEKER, *La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice*, Coblence, 1859, 4e édition.
Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1876, 11e édition.
Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1883, 14e édition.
Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol*, Leipzig, 1893, 19e édition.
Johann Gottfried EBEL, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*, 2 vol., Bâle, 1795, 1re édition.
Johann Gottfried EBEL, *Manuel du voyageur en Suisse. Ouvrage où l'on trouve toutes les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là*, 4 vol., Zurich, 1805, 2e édition.
Johann Gottfried EBEL, *Manuel du voyageur en Suisse*, 4 vol., Zurich, 1810-1811, 3e édition.
Johann Gottfried EBEL, *Manuel du voyageur en Suisse*, 3 vol., Zurich, 1817-1818, 4e édition.
Johann Gottfried EBEL et RICHARD, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, 1834.
Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux l'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouni, du Grand-St-Bernard et du Mont-Rose*, Paris, 1841, 1re édition.
Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1865, 4e édition.
Adolphe JOANNE, *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, 1874, 5e édition.
John MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont, including the protestant valleys of the Waldenses*, London, 1838, 1re édition.
John MURRAY, *Handbook for travellers in Switzerland, the Alps of Savoy and Piedmont, the Italian Lakes, and part of Dauphiné*, London, 1886, 17e édition.
Abraham RUCHAT, *Les Délices de la Suisse*, 4 vol., Leyde, 1714, 1re édition.